



HAL
open science

Mercure, Woden, Óðinn. Nommer Odin dans les mondes du Nord

Alban Gautier

► **To cite this version:**

Alban Gautier. Mercure, Woden, Óðinn. Nommer Odin dans les mondes du Nord. Bauduin, Pierre; Lebouteiller, Simon; Bourgeois, Luc. Les transferts culturels dans les mondes normands médiévaux (VIIIe–XIIe siècle) : objets, acteurs et passeurs, 36, Brepols, pp.139-154, 2021, CELAMA, 978-2-503-59366-1. 10.1484/M.CELAMA-EB.5.123611 . hal-03564890

HAL Id: hal-03564890

<https://normandie-univ.hal.science/hal-03564890v1>

Submitted on 23 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Alban Gautier, « Mercure, Woden, Óðinn. Nommer Odin dans les mondes du Nord », dans Pierre Bauduin, Simon Lebouteiller et Luc Bourgeois (dir.), *Les transferts culturels dans les mondes normands médiévaux (VIII^e–XII^e siècle) : objets, acteurs et passeurs*, Turnhout, Brepols (Cultural Encounters in Late Antiquity and the Middle Ages, 36), 2021, p. 139-154.

NB : Le texte ci-dessous est très proche de celui de l'article publié. Il correspond toutefois à un état antérieur à la correction sur épreuves. La version publiée par Brepols reste la seule version de référence.

Mercure, Woden, Óðinn. Nommer Odin dans les mondes du Nord

Le phénomène d'*interpretatio* des noms des divinités est bien connu et étudié dans le cadre des religions polythéistes de l'Antiquité:¹ l'*interpretatio romana* des divinités grecques en est l'exemple le plus connu, mais les mondes septentrionaux ne font pas exception.² En particulier, quatre divinités ont fait l'objet de nombreux rapprochements, ne serait-ce que parce qu'elles apparaissent aujourd'hui encore dans les noms des jours de la semaine en anglais et dans d'autres langues germaniques. Le dieu Tyr (**Tīwaz*, *Ziu*, *Tiw/Tig*, *Týr*) est ainsi identifié à Mars (*Tuesday*), Odin (**Wōðanaz*, *Wodan*, *Woden*, *Óðinn*) à Mercure (*Wednesday*), Thor (**Þunraz*, *Donar*, *Thunor*, *Þórr*) à Jupiter (*Thursday*), et la divinité féminine Frig (**Frījaz*, **Frīa*, **Frige*, figure qui peut correspondre aux deux déesses nordiques *Frigg* et *Freyja*) à Vénus (*Friday*).³

Mais derrière ces identifications d'apparence assez linéaire, il y a toute une histoire de tâtonnements et d'hésitations. D'une part, les équivalences ne sont pas aussi systématiques qu'on pourrait le croire; d'autre part, les diverses formes des noms germaniques ne sont pas aussi équivalentes qu'on pourrait le croire *a priori*. En un mot, l'identification des divinités et planètes classiques aux divinités anglo-saxonnes ou nordiques n'a rien d'évident. C'est en réalité une histoire au long cours qu'il s'agit de reconstituer en renouant les fils de l'enquête, à partir de travaux nombreux mais dispersés. On le fera principalement à partir de la figure d'Odin; cela dit, pour bien comprendre les avatars de cette figure, il sera utile de jeter à

¹ Assmann, 'Translating', pp. 25–26, rappelle que la pratique remonte au moins à la Mésopotamie du III^e millénaire av. J.-C.

² Voir par ex. l'étude classique de Wissowa, '*Interpretatio*'.

³ Je donne ici les noms des divinités sous une forme standardisée, la plus courante en français: entre parenthèses, j'indique la forme proto-germanique reconstituée, puis des formes que l'on rencontre ordinairement en vieux haut allemand, vieil anglais, et vieux norrois (d'après Simek, *Dictionnaire*, et Orchard, *Dictionary*). Dans la suite de cet article, sauf en cas de citation d'un texte antique ou médiéval (et alors toujours en italiques), j'utilise en priorité les formes standardisées. Sauf indication contraire, toutes les traductions sont les miennes.

l'occasion quelques coups d'œil sur les trois autres divinités qui ont elles aussi intégré la liste hebdomadaire.

Une identification tardive

Déjà au 1^{er} siècle avant notre ère, Jules César rapprochait dieux gaulois et romains, et affirmait que 'le dieu qu'ils honorent le plus est Mercure';⁴ il mentionnait aussi Apollon, Mars, Jupiter et Minerve, derrière lesquels on pourrait voir Esus, Teutatès et Taranis⁵ Un siècle et demi plus tard, Tacite reprend presque mot à mot l'expression de César en affirmant que les Germains 'entre tous les dieux honorent particulièrement Mercure'; ils sacrifient également à Hercule, à Mars et (dans le cas des seuls Suèves) à Isis.⁶ On assimile traditionnellement ce 'Mercure' germanique à Odin, 'Mars' à Tyr et 'Hercule' à Thor;⁷ en revanche, l'identification entre Isis et Frig (ou *Nerthus*, mentionnée par Tacite et assimilée par certains au dieu scandinave *Njörðr*) est bien moins évidente.

Or ces identifications sont en partie circulaires, puisqu'elles reposent surtout sur les jours de la semaine.⁸ Au contraire, les inscriptions antiques de la Gaule Belgique et des Germanies ne fournissent aucune épiclèse ou autre forme d'assimilation qui laisse entrevoir de tels rapprochements.⁹ Dans l'Antiquité, de nombreuses divinités indigènes, gauloises ou d'outre-Rhin, semblent avoir été assimilées à un assez petit nombre de dieux romains: Mars et Mercure surtout, mais aussi dans une moindre mesure Hercule, Apollon et Silvain.¹⁰ L'assimilation résultait donc plutôt d'une perception locale du panthéon romain, les dieux les plus importants pour la vie civique des communautés de la frontière rhénane étant rapprochés d'équivalents romains, en général sous forme de dyades ou de triades. De fait, il aurait été assez étranger à la mentalité du polythéisme antique d'opérer des rapprochements exclusifs, terme à terme, entre deux 'périmètres' divins identiques et désignés par des noms donnés.

Divers travaux récents ont donc contesté l'idée selon laquelle les noms des jours de la semaine résulteraient d'une *interpretatio germanica* effectuée sur le *limes* rhénan dès l'époque

⁴ César, *De bello gallico*, VI, 17: 'Deum maxime Mercurium colunt' (trad. Constans). Il pourrait s'agir d'une référence à Lug.

⁵ César, *De bello gallico*, VI, 17; Duval, 'Teutates'.

⁶ Tacite, *Germania*, IX, 1-2, pp. 76-7 et note 1: 'Deorum maxime Mercurium colunt' (trad. Perret).

⁷ Much, *Germania*, pp. 171-89.

⁸ Simek, *Dictionnaire*, art. 'Interpretatio germanica'.

⁹ L'unique exception réside dans le cas de Mars *Thingsus*, i.e. Mars 'du *thing*' ou de l'assemblée, attesté par une inscription du mur d'Hadrien. Or le nom du mardi en allemand moderne est *Dienstag* (forme ancienne *Dingstag* dans les dialectes germaniques centraux), c'est-à-dire 'jour du *thing*': Green, *Language*, p. 250. Mais le cheminement de l'un à l'autre reste inexpliqué: Shaw, 'Origins', p. 288.

¹⁰ Derks, *Gods*, p. 95.

romaine¹¹ – c’est-à-dire avant que le christianisme ne s’impose et ne cherche à combattre la référence aux divinités païennes.¹² Force est en effet de reconnaître que les noms germaniques des jours de la semaine ne sont attestés qu’à partir du VII^e-VIII^e siècle: on ignore par exemple quels étaient les termes utilisés en gotique. Or il se trouve que c’est précisément à la même époque, dans la *Vie de Colomban* (composée au début des années 640), que l’équation entre Odin et Mercure est attestée pour la première fois: Jonas de Bobbio raconte comment le saint affronte des païens qui ‘disent vouloir faire une libation à leur dieu nommé *Vodanus*, qu’ils estiment, comme d’autres le disent, être Mercure’.¹³ Certains spécialistes ont noté que l’incise identifiant *Vodanus* à Mercure n’est pas présente dans certains manuscrits, et ont proposé d’y voir un commentaire plus tardif encore, inspiré de Paul Diacre (fin du VIII^e siècle), qui affirme en effet que *Wotan* ou *Godan* était ‘appelé Mercure par les Romains’ et que tous les peuples de la Germanie lui rendaient un culte.¹⁴ Mais Jonas, formé en Italie du Nord, a pu lui-même avoir accès à des sources lombardes que Paul Diacre allait plus tard utiliser lui aussi: il n’est donc pas nécessaire de refuser à Jonas la primeur de ce rapprochement,¹⁵ qui pourrait avoir son origine en milieu lombard au début du VII^e siècle¹⁶.

De fait, l’équivalence est attestée au début du VIII^e siècle dans des glossaires anglo-saxons, qui fournissent des équivalents vernaculaires aux termes latins et gréco-latins: on y trouve les rapprochements Mars/*Tiw*, Mercure/*Woden* et Jupiter/*Thunor*; en revanche, aucun équivalent n’est proposé pour Saturne.¹⁷ Ces équivalences systématiques, et avec elles les noms théophores des jours de la semaine, pourraient donc être une invention savante, probablement élaborée en milieu anglo-saxon: le maintien du nom latin de Saturne dans *sæterndæg* serait alors lié à l’absence d’*interpretatio* crédible pour ce dieu typiquement romain.¹⁸

¹¹ Hypothèse classique, en particulier depuis Maaß, *Tagesgötter*, p. 280; voir Wissowa, ‘*Interpretatio*’, p. 40; l’idée prévaut encore dans Simek, *Dictionnaire*, art. ‘*Interpretatio germanica*’, pour qui les rapprochements résultent des contacts entre Romains et Germains à partir du I^{er} s.

¹² Voir en particulier Shaw, ‘Origins’.

¹³ Jonas de Bobbio, ‘*Vitae Columbanii abbatis*’, éd. par Krusch, I, 27, p. 213: ‘*Illi aiunt se Deo suo Vodano nomine, quem Mercurium, ut alii aiunt, autumant, uelle litare*’.

¹⁴ Paul Diacre, *Historia Langobardorum*, éd. par Waitz, I, 9, p. 59: ‘*Wotan sane, quem adiecta littera Godan dixerunt, ipse est qui apud Romanos Mercurius dicitur et ab universis Germaniae gentibus ut deus adoratur*’.

¹⁵ Shaw, *Uses*, pp. 106 et 119–20, pense au contraire que Paul Diacre a trouvé l’équivalence chez Jonas. Voir aussi Jonas de Bobbio, ‘*Life of Columbanus*’, trad. angl. par O’Hara et Wood, I, 27, p. 159, n. 350.

¹⁶ Saw, *Uses*, pp. 121–5, propose un contexte lombard très original, lié au culte de saint Mercure (un martyr du III^e siècle vénéré comme un saint militaire): il n’est malheureusement pas possible ici de discuter cette intéressante proposition. Un tel contexte enlèverait toute légitimité à l’identification entre Odin et Mercure en milieu germanique avant le VII^e siècle.

¹⁷ Voir Herren, ‘Transmission’, pp. 97–101, pour une étude détaillée des attestations des glossaires d’Épinal-Erfurt, de Cambridge (ou ‘Corpus’) et de Leyde. Voir aussi Shaw, *Uses*, pp. 92–7.

¹⁸ Shaw, ‘Origins’.

Si tel est le cas, on doit en déduire que les noms des divinités et planètes classiques ont été traités comme des mots latins, c'est-à-dire qu'ils ont été 'traduits' en vieil anglais (puis, de là, dans d'autres langues germaniques), de la même manière qu'on avait traduit *solis dies* par *sunnandæg* et *lunae dies* par *monandæg*. Une telle 'traduction culturelle', résultant à la fois d'un jeu savant et d'un souci de 'tout traduire', y compris ce que nous appellerions des 'noms propres', n'est pas sans parallèle dans l'histoire du vernaculaire anglo-saxon. Ainsi l'auteur de la traduction-adaptation de la *Consolation de la philosophie* de Boèce, généralement identifié au roi Alfred le Grand (871-899), a 'traduit' le nom du héros romain Fabricius par celui du héros germanique Weland.¹⁹ Une pareille 'traduction' peut étonner, car même si l'un comme l'autre peuvent être présentés comme des exemples de constance et de patience dans l'épreuve, leur histoire n'est pas du tout la même. Le rapprochement procéderait plutôt d'un jeu linguistique sur la racine *faber* de Fabricius: Weland est en effet le forgeron par excellence.²⁰

Un resserrement du panthéon?

La connaissance des dieux du paganisme classique a été transmise au monde anglo-saxon, puis scandinave, à travers quelques œuvres antiques,²¹ dont l'*Énéide* de Virgile (avec ses commentaires par Donat ou Servius) et le *De excidio Troiae* (une histoire de la guerre de Troie attribuée à Darès le Phrygien), mais aussi (dans une moindre mesure) les *Métamorphoses* d'Ovide; on disposait aussi de 'guides' tardo-antiques de la mythologie, comme celui de Fulgence le Mythographe; on se référait encore au *De diis gentium* d'Isidore de Séville (VII^e siècle), qui constitue une section du livre VIII des *Étymologies*;²² enfin, le *De correctione rusticorum* de l'évêque Martin de Braga, en Galice (VI^e siècle), a eu une importance majeure, à la fois en raison de sa brièveté, qui le rendait extrêmement commode, et parce qu'il était l'œuvre d'une autorité chrétienne respectée.

Ce sermon comprend en effet trois chapitres qui portent sur les divinités du paganisme romain, et qui les dénoncent comme des hommes ayant trompé leurs semblables.²³ Pour cette raison – qui n'avait évidemment pas été anticipée par son auteur, dont les motivations étaient avant tout la prédication auprès des *pagani* et *rustici* – l'ouvrage a aussi servi de source de connaissance du paganisme classique. Or le panel de divinités retenues par l'évêque ibérique est extrêmement étroit: il s'agit (dans l'ordre d'apparition) de Jupiter, Junon, Minerve, Vénus, Mars, Mercure, Saturne (ch. 7), puis Neptune et les 'Lamies des fleuves, Nymphes des sources et Dianes des bois' (ch. 8). Martin mentionne et dénonce ensuite l'usage des 'jours de Mars,

¹⁹ *The Old English Boethius*, éd. et trad. par Irvine et Godden, M.10, v. 33–43.

²⁰ Yorke, 'Fate', p. 170.

²¹ Voir Herren, 'Transmission', et Crosas López, *De diis gentium*, ch. 1.

²² Isidore, *Isidorii Hispalensis episcopi Etymologiarum*, éd. par Lindsay, XVIII, 11.

²³ Martin de Braga, 'De correctione rusticorum', éd. par Barlow, ch. 7–9.

Mercure, Jupiter, Vénus et Saturne' (ch. 9); le traité se poursuit par un rejet d'autres pratiques comme la célébration des calendes, la divination, etc.

Le *De correctione rusticorum* a eu un grand succès dans toute l'Europe au nord des Alpes:²⁴ adapté en vieil anglais autour de l'an 1000, il a aussi inspiré Snorri Sturluson. Mais a-t-il lui-même contribué à un 'resserrement' et/ou à une certaine hiérarchisation du panthéon germanique autour d'une poignée de divinités assimilées à des équivalents classiques? En d'autres termes, la représentation élaborée en milieu chrétien a-t-elle pu réduire l'éventail des divinités germaniques connues, donnant à certaines – au premier rang desquelles Odin – un rôle qui n'était peut-être pas aussi important dans le paganisme germanique et anglo-saxon 'réel', plus divers et diffus? Martin de Braga fournissait en effet à la fois une liste de dieux assez réduite et un cadre évhémériste qui a pu inspirer plusieurs auteurs.

C'est de fait à la même époque (VII^e-IX^e siècle) que les auteurs chrétiens de généalogies royales ont resserré la diversité des ancêtres royaux en faisant de *Woden* un ancêtre de la plupart des dynasties anglo-saxonnes, c'est-à-dire un roi du passé.²⁵ En Angleterre comme sur le continent aux premiers siècles médiévaux, on semble s'être livré à une sorte de tri parmi les divinités germaniques, à l'origine bien plus diverses que le tableau étroit, limité à une demi-douzaine de noms, qui nous est fourni par la plupart des auteurs.²⁶ Il n'est pas impossible non plus qu'en Scandinavie dans les siècles suivants, les promoteurs de certains cultes traditionnels aient précisément choisi de mettre en avant les cultes des divinités dont le nom était 'sanctionné' par la tradition écrite des pays latins.²⁷

Il faut alors se demander si l'importance acquise à l'époque viking par Odin et Thor – et peut-être aussi Frey, aisément rapproché de sa 'sœur' Freyja²⁸ – n'est pas en partie au moins l'effet en retour de leur 'sélection' par des savants chrétiens au VII^e-IX^e siècle. La fréquence de ces trois noms dans la toponymie scandinave, mais aussi au Danemark de celui de Tyr, serait-elle liée à ce resserrement ou est-elle le signe que le phénomène est antérieur et plus profond? En effet, en dehors de ces quatre-là, seuls *Njǫrðr* et *Ullr* ont vraiment imprimé leur marque sur le paysage toponymique,²⁹ le nom d'Odin étant lui-même attesté en plusieurs lieux où son culte pourrait avoir été adopté et promu par les pouvoirs locaux.³⁰ Il est vrai que *Woden* et *Thunor* sont aussi les plus présents dans la toponymie anglo-saxonne, et que déjà au VII^e siècle ils

²⁴ Voir par ex. Hen, 'Paganism', pp. 229–30, pour l'influence sur Césaire d'Arles, ou encore Bouhot, 'Alcuin', pp. 182–83, pour l'influence sur Pirmin de Reichenau.

²⁵ Sisam, 'Anglo-Saxon'; Dumville, 'Kingship'; Moisl, 'Anglo-Saxon'; Gautier, *Beowulf*, pp. 247–50.

²⁶ Voir par ex. Shaw, *Uses*, pp. 90–2, sur les choix faits par Paul Diacre et ses contemporains.

²⁷ Voir par ex. Abram, *Myths*, pp. 127–34, sur la politique du *jarl* Hákon de Hlaðir à la fin du X^e s.

²⁸ Comme pour leur 'père' *Njǫrðr*, dont le nom rappelle la *Nerthus* de Tacite, il existe une ambiguïté de genre chez Frey et Freyja: Simek, *Dictionary*, art. 'Nerthus', 'Njǫrðr', 'Freyja' et 'Freyr'.

²⁹ Brink, 'How Uniform'.

³⁰ Rood, *Ascending*, pp. 128–35.

apparaissaient (avec *Saxnot*, beaucoup moins fécond) comme des divinités emblématiques dans une célèbre formule anglo-saxonne de renonciation baptismale aux ‘démons’.³¹ L’idée est en tout cas séduisante pour le culte de Thor, qui s’est fortement développé à l’époque viking et qui, selon certains, a même pu voir sa popularité augmenter en réaction à la diffusion du christianisme³² ; elle pourrait aussi expliquer comment Odin – dont le culte pourrait ne s’être réellement diffusé en Scandinavie qu’à partir du VII^e siècle et dans le cadre d’une nouvelle culture royale et aristocratique³³ – a été identifié comme une divinité suprême et une figure de souveraineté.³⁴

Stratégies d’évitement

À l’appui de cette hypothèse, on peut citer l’indice souvent relevé que constituent les cas d’évitement systématique des noms de dieux dans certains contextes culturels. Plusieurs de ces cas s’expliquent facilement par la substitution d’un nom faisant explicitement référence au sacré chrétien, en particulier pour les jours de la fin de la semaine. On citera pour le dimanche la locution ‘jour du Seigneur’ (*dominicus dies*, qui donne naissance à la forme savante *frônetag* sous la plume de Notker de Saint-Gall); pour le samedi, on trouve ‘jour du sabbat’ (*sabbati dies*, *Samstag*, *sabota* en slavon), ou ‘veille du dimanche’ (*dominica vespera*, *sunnanaefen* en vieil anglais, *sunnûn âband* chez Otfred de Wissembourg, *sun(nen)âbent* en moyen haut allemand); enfin, le vendredi est appelé ‘jour de la préparation’ (sous-entendu ‘préparation du sabbat’: *paraskeuè* en grec) ou ‘jour du jeûne’ (*fösturdagur* en islandais).³⁵ Des formes de ce type se sont imposées dans bien des langues européennes, à commencer par le français. Mais peut-être ne s’agissait-il pas tant d’éviter les noms des dieux que de christianiser les jours les plus marqués religieusement qu’étaient le vendredi, le samedi et le dimanche.

Il est arrivé cependant que les choses aillent plus loin. Le choix linguistique fait en portugais – la région de Martin de Braga³⁶ – est le plus extrême, puisque les jours de la semaine y sont simplement numérotés, conformément aux instructions du *De correctione rusticorum*: toute allusion à des planètes ou à des divinités païennes est ainsi évitée. Si cette attitude ‘maximaliste’ n’a entièrement abouti qu’en portugais et est restée minoritaire dans toutes les

³¹ Hultgård, Anders, ‘Wotan-Odin’, p. 780. En revanche, la mention de *Mercurius* et *Iouis* dans l’*Indiculus superstitionum et paganiarum* (qui dans le manuscrit suit immédiatement la renonciation) ne peut guère être utilisée dans ce sens, car rien ne nous garantit que ces deux divinités correspondent effectivement à Odin et Thor: l’*Indiculus*, qui par ailleurs n’hésite pas à user de termes vernaculaires, ne fait pas le rapprochement. Voir Shaw, *Uses*, pp. 86–7.

³² Jesch, ‘Norse Gods’; Abram, *Myths*, pp. 149–57.

³³ C’est la thèse défendue en dernier lieu par Rood, *Ascending*.

³⁴ Sur tous ces points, voir Hultgård, Anders, ‘Wotan-Odin’, pp. 781–2.

³⁵ Sur toutes ces formes et leur contexte, voir Green, *Language*, pp. 236 *sq.*, et Shaw, ‘Origins’.

³⁶ On notera cependant que la langue galicienne ne reprend pas cette pratique; elle s’avère ici plus proche de l’espagnol et du français.

langues médiévales et modernes, elle a cependant fortement influencé le grec (qui compte les jours à partir du dimanche) et le slavon (qui les compte à partir du lundi), mais dans ces deux langues la numérotation n'a jamais couvert toute la semaine.³⁷

Une alternative a consisté à laisser les noms en latin, et donc à ne pas les 'traduire' à la manière anglo-saxonne: dans ce cas, l'effet sur le locuteur était neutralisé par le fait que les mots *Mars*, *Mercurius* ou *Iouis* (préféré à *Iupiter*), qui plus est entièrement défigurés par des transformations phonétiques, n'avaient absolument aucun sens dans son univers linguistique et culturel, et se réduisaient à des signifiants arbitraires. C'est le choix qui a été fait en gallois, où tous les noms sont adaptés du latin, sans aucun effort de traduction: *dyw mawrth*, *dyw merchyr*, *dyw ieu*, *dyw gwener*, etc.³⁸ On trouve en irlandais les traces d'une telle transposition, avec les noms du mardi (*máirt*) et du samedi (*sathairn*), ainsi qu'avec une forme archaïque attestée pour le mercredi (*mercúir*).³⁹

Mais on constate aussi des stratégies d'évitement plus ciblées, qui ne se sont attaquées qu'aux noms des dieux, et ont laissé tranquilles les astres non assimilés à des divinités comme le soleil, la lune, et dans une moindre mesure Saturne: dans ce cas, ce sont bien les divinités Tyr, Odin, Thor et Frig qu'on a cherché à éviter, sans doute parce que leurs noms étaient perçus comme porteurs d'une sacralité encore active.⁴⁰ En Bavière, des formes originales ont permis d'éviter les noms de Tyr (*aftermontag*, c'est-à-dire 'après le lundi', et *ertag*, peut-être 'jour d'Arès'), Thor (*phinztag*, dérivé du grec *pemptè*, 'cinquième') et Frig (*pherintag*, dérivé du grec *paraskeuè*). Le recours à des formes d'origine orientale aurait ainsi servi de stratégie alternative à celle employée au Portugal; comme au pays de Galles ou en Irlande, l'emploi d'un nom de divinité-planète dans une langue parfaitement étrangère – en l'occurrence le grec, peut-être via le gotique⁴¹ – permettait de se passer d'un signifiant potentiellement dangereux.

Dans d'autres régions de langue haute-allemande, le choix de *dingstag/Dienstag* – le 'jour du *thing*' à la place du 'jour de Tyr' – pourrait procéder de la même logique, et marquer une volonté d'évitement du nom de Tyr dans les autres régions de langue allemande, à savoir la Germanie centrale et méridionale: le lien supposé avec le Mars *Thingsus* du mur d'Hadrien ne correspondrait alors à rien de solide. Il en est de même avec le terme *Mittwoch* ('milieu de semaine'), attesté dès le vieux haut allemand et peut-être calqué sur un usage courant en Italie du Nord à la fin de l'Antiquité ;; il pourrait aussi être rapproché de l'usage slavon, où le mot *sreda* a le même sens littéral.⁴² Il semble donc que, dans cette région – qui est, rappelons-le, celle où, pour la première fois, l'identification a été faite entre Mercure et *Vodanus* – la

³⁷ Green, *Language*, pp. 236–7.

³⁸ Thurneysen, 'Die Namen'.

³⁹ Ó Cróinín, 'The Oldest Irish Names'.

⁴⁰ Pour les formes ci-dessous, voir Green, *Language*, pp. 243 *sq.*, et Shaw, 'Origins'.

⁴¹ Green, *Language*, p. 243.

⁴² Green, *Language*, pp. 238 et 251.

sensibilité à ces ‘survivances païennes’ était plus forte qu’en Angleterre ou, plus tard, en Scandinavie.

L’Islande enfin a connu des phénomènes comparables d’hypercorrection chrétienne, puisque les noms théophores – connus en norrois, bien attestés au XII^e-XIII^e siècle, et qui ont fourni le vocabulaire des langues scandinaves continentales modernes⁴³ – y ont été remplacés par des formes ‘neutres’: *priðjudagur* (troisième jour) au lieu du ‘jour de Tyr’; *miðvikudagur* (jour du milieu de semaine) au lieu du ‘jour d’Odin’; *fimmtudagur* (cinquième jour) au lieu du ‘jour de Thor’; *föstudagur* (jour du jeûne) au lieu du ‘jour de Frig’; et enfin *laugardagur* (jour du lavage ou du bain) au lieu du ‘jour de Saturne’. Ce choix assez original, qui semble s’être imposé à partir du XIII^e siècle, a été rétrospectivement attribué à l’évêque de Hólar (saint) Jón Ögmundsson.⁴⁴ Or, à bien y regarder, la sélection témoigne de transferts complexes, et même d’un véritable feuilletage linguistique et culturel. Les deux jours numérotés (mardi et jeudi) correspondent à l’usage ‘portugais’ préconisé par Martin de Braga, mais aussi plus largement à une pratique monastique répandue dans la chrétienté latine; et l’on a vu par ailleurs que la numérotation partielle des jours existe aussi en grec et dans la chrétienté orientale. De même, le choix (pour le mercredi) d’un terme signifiant ‘milieu de semaine’ est à la fois allemand et slavon. D’où ces usages ont-ils été importés en islandais, d’Orient ou d’Occident? Les liens avec le monde de langue haute-allemande ne sont pas plus évidents qu’avec l’Orient grec ou slavon, car la métropole de Hambourg était située dans une région où l’on parlait le vieux saxon – un parler bas-allemand – et où les noms théophores n’étaient pas évités aussi constamment que dans le sud de la Germanie. Le ‘jour du jeûne’ (vendredi) pourrait quant à lui refléter les contacts privilégiés entre l’Islande et l’Irlande. En effet, l’usage irlandais pour les noms du mercredi, du jeudi et du vendredi s’est rapidement cristallisé autour de références monastiques aux deux jeûnes hebdomadaires: on parle donc en vieil irlandais de *cétóin* (premier jeûne), *dardáin* (entre les jeûnes) et *oín dídin* (dernier jeûne).⁴⁵ En revanche, l’origine de *laugardagur* (samedi), commun à plusieurs langues nordiques et donc antérieur à la ‘réforme’ islandaise, reste un mystère:⁴⁶ on y voit parfois une référence au bain pris la veille du dimanche, mais cette pratique n’est pas attestée par des sources médiévales ou ethnographiques.

On voit donc là toute la complexité de ces transferts: les noms des dieux païens ont pu servir à ‘traduire’ des mots latins, mais ils ont aussi été perçus comme suffisamment chargés

⁴³ Sonne, ‘The Origin’, p. 188.

⁴⁴ Sonne, ‘The Origin’, p. 195. Voir ‘Jóns saga ins helga’, éd. par Foote, ch. 8. Selon la saga, adaptation d’une *vita* latine perdue (v. 1200), Jón aurait interdit ‘de consacrer les jours à des hommes ou à des dieux païens, comme lorsqu’on appelle un jour “le jour d’Óðinn” ou “le jour de Þórr”’. Sur le programme de correction chrétienne et de lutte contre les ‘survivances païennes’ imputé à l’évêque, mais qui semble avoir été plus général à partir de la fin du XI^e s., voir Orri Vésteinsson, *Christianization*, pp. 60–2.

⁴⁵ Ó Cróinín, ‘The Oldest Irish Names’.

⁴⁶ Sonne, ‘The Origin’, p. 191.

de sacralité pour qu'on cherche à les éviter. Face à ce dilemme, les Anglo-Saxons ont choisi la voie de la 'traduction culturelle'; ils ont transmis cet usage aux Saxons continentaux, puis (directement ou via le bas-allemand) aux Scandinaves. Les Gallois (et dans une moindre mesure les Irlandais) ont au contraire décidé de conserver les mots latins en les déformant, ce qui leur ôtait leur dangerosité potentielle puisqu'ils ne faisaient référence à aucune réalité vécue des populations. Enfin, les Allemands du Sud, les Irlandais et les Islandais ont voulu éviter les noms théophores en mettant en œuvre des stratégies variées. Les premiers semblent avoir puisé à des pratiques orientales et/ou italo-alpines variées; les seconds ont opté pour un repli sur des usages monastiques; les Islandais enfin ont fait appel à des précédents monastiques, irlandais et peut-être orientaux.

Dans tous les cas, une liste originale s'est mise en place, ce qui fait qu'au bout du compte pas une langue n'a une semaine parfaitement semblable à sa voisine. La réception de la liste gréco-latine des planètes et divinités est un phénomène fascinant, qui témoigne de la grande variété des stratégies d'appropriation, au sein des sociétés converties, d'une norme certes ancrée dans le polythéisme et l'astronomie classiques, mais toujours filtrée par le christianisme: le 'feuilletage' islandais en est particulièrement révélateur.

Woden contre Óðinn

Allons un peu plus loin, et remarquons que, contrairement à ce qu'on pourrait croire, les diverses formes des noms des divinités germaniques ne sont pas interchangeables: en d'autres termes, bien qu'il s'agisse dans tous les cas du dieu que nous appelons 'Odin', *Woden* n'est pas exactement superposable à *Wodan* ou à *Óðinn*. Nous en avons déjà eu l'intuition à travers le fait que *Wodan* (à l'instar de *Ziu* et, dans une moindre mesure, de *Donar*) a été jugé dangereux et inacceptable au sud de la Germanie, tandis que *Woden* n'a pas posé de problème dans le monde de culture saxonne ou anglo-saxonne. Quelques exemples anglo-saxons, à une époque où les Anglais étaient précisément confrontés à la présence scandinave, illustreront ce propos.

Le *De correctione rusticorum* était connu dans l'Angleterre du X^e-XI^e siècle: deux homélies d'Ælfric et de Wulfstan d'York – toutes deux intitulées *De falsis deis*, la seconde ne reprenant qu'une petite partie de la première⁴⁷ – en offrent une adaptation fidèle, puisqu'elles adoptent une position évhémériste critique (et non bienveillante comme plus tard chez Saxo Grammaticus et Snorri Sturluson). En d'autres termes, à la suite de Martin de Braga, Ælfric et Wulfstan représentent les dieux et déesses du paganisme comme des personnages historiques sans morale:⁴⁸ *Iouis*, incestueux et assassin, a épousé sa sœur *Iuno* et a pris le pouvoir en exilant

⁴⁷ Ælfric, 'De falsis diis' [*sic*], éd. et trad. par Pope, est un long sermon sur les 'survivances païennes' qui puise à de nombreuses sources, dont Martin de Braga; Wulfstan, 'De falsis dies' [*sic*], éd. par Bethurum, est une brève mise au point sur les divinités païennes, qui ne reprend que quelques passages. On trouvera une édition partielle du sermon d'Ælfric dans Frankis, *From Old English*, pp. 118–7.

⁴⁸ Johnson, 'Euhemerisation'.

son père *Saturnus*, lui-même meurtrier; *Mars* est un violent qui se bat sans cesse; *Mercurius* est un trompeur et un faussaire; *Venus* est une femme qui se livre à la luxure et à l'inceste avec son frère.

Mais Ælfric, qui a adapté en anglais l'original latin, a émaillé sa traduction de brefs commentaires, dans lesquels il s'est livré à une *interpretatio* du texte de Martin, en 'traduisant' à l'usage de ses lecteurs les noms des dieux, c'est-à-dire en fournissant des équivalences pour les noms de Jupiter et de Mercure présents dans l'œuvre originale. Or ce ne sont pas les noms anglo-saxons *Woden* et *Thunor* qu'Ælfric a privilégiés, mais des formes scandinaves: *Oðon* (ou *Oðan*) et *Þor* dans les graphies retenues dans les manuscrits où l'on trouve les textes des deux homélistes.⁴⁹ 'Ils' les appellent (et non pas 'nous' les appelons) ainsi, précisent nos deux auteurs: par 'eux', Ælfric et Wulfstan entendent 'les Danois' (*þa Deniscan*, *ðone Denisca leoda*, *þa Denisce men*) qui les appellent ainsi 'à la manière danoise' (*on Denisce wisan*).⁵⁰ Et Ælfric est le seul à ajouter, dans une révision de son texte, que Vénus est appelée *Fricg* 'en danois'.⁵¹ Or on sait que le mot 'danois' servait (en particulier en Angleterre, et singulièrement en termes linguistiques)⁵² à désigner l'ensemble des Scandinaves.

En choisissant de ne pas leur donner leurs noms anglo-saxons, Ælfric opérait donc un triple effet de mise à distance. En premier lieu, il ménageait son auditoire en évitant de lui rappeler ses propres origines païennes et sa grande proximité culturelle et linguistique avec l'adversaire viking.⁵³ Ensuite, ces criminels étaient présentés comme les 'mauvais' dieux des Scandinaves, ennemis des Anglo-Saxons, dont les cultes païens ont peut-être connu un certain renouveau à la faveur de la présence viking dans l'île.⁵⁴ Enfin (et peut-être surtout), en s'abstenant d'utiliser le nom anglo-saxon de *Woden*, Ælfric épargnait l'ancêtre de la dynastie royale ouest-saxonne, qu'il évitait de présenter comme un parricide incestueux.⁵⁵ On pourrait même aller jusqu'à dire, avec David Johnson, qu'Ælfric s'est montré prudent car les grands laïcs qui le patronnaient, l'*ealdorman* Æthelweard et son fils Æthelmær, appartenaient eux-mêmes au lignage des Ecgberhtingas puisqu'ils descendaient d'Æthelred I^{er}, un frère aîné

⁴⁹ Les mêmes formes et les mêmes identifications apparaissent dans la *Vie de saint Martin* (de Tours) du même Ælfric, écrite peu après le *De falsis diis*. Voir Ælfric, 'Vita S. Martini episcopi', éd. et trad. par Skeat, p. 264: 'hwilon on Ioues hiwe, þe is ge-haten Þor, hwilon on Mercuries, þe men hatað Oðon'.

⁵⁰ Ælfric, 'De falsis diis', éd. et trad. par Pope, p. 684; Wulfstan, 'De falsis dies', éd. par Bethurum, p. 223.

⁵¹ Ælfric, 'De falsis diis', éd. et trad. par Pope, p. 686.

⁵² Jesch, *Viking Diaspora*, pp. 75–9.

⁵³ Proximité soulignée par Townend, *Language*, p. 143.

⁵⁴ Jesch, 'Norse Gods', pp. 15–6 et 20–1.

⁵⁵ North, *Heathen Gods*, pp. 81–2.

d'Alfred:⁵⁶ une insulte à l'égard de *Woden* aurait pu être mal perçue par ses descendants en droite ligne.⁵⁷

Or ce même *ealdorman* Æthelweard, développant dans son *Chronicon* (écrit en latin) quelques mentions laconiques de la *Chronique anglo-saxonne*, avait lui-même évoqué la figure d'Odin, rapportant à deux reprises une brève opinion sur l'origine et le développement du culte de celui qu'il regardait comme son propre ancêtre. Ces deux passages apparaissent quand le chroniqueur relate l'arrivée dans l'île de Bretagne des premiers Saxons, conduits par Hengest et Horsa:

Ils étaient les descendants de *Vuoddan*, roi des barbares. Par la suite les païens, lui rendant des honneurs indignes d'être mentionnés, lui offrirent des sacrifices pour la victoire ou la force, et celui qui était vaincu faisait de même, car l'être humain croit bien plus souvent ce qu'il voit.⁵⁸

Car les chefs susmentionnés furent les premiers d'entre eux à pénétrer en Bretagne. Il s'agit de Hengest et Horsa, les fils de Wihtgils; leur grand-père était Wihta, leur arrière-grand-père Withar, et leur bisaïeul était assurément *Vuothan*, qui était roi d'une multitude de barbares. Et de fait, les infidèles du Nord plient sous le poids d'une illusion si grande que jusqu'au jour d'aujourd'hui ils le vénèrent comme un dieu: ce sont les Danois, les Norvégiens et les Suédois.⁵⁹

À la différence de son protégé Ælfric, Æthelweard s'abstient de critiquer directement Odin. C'est la faiblesse de la nature humaine et l'illusion⁶⁰ dont sont victimes ceux qui le vénèrent comme un dieu qui expliquent pourquoi il reçut des honneurs divins. Odin lui-même est au contraire un 'roi des barbares' et un ancêtre, innocent de toute action qui puisse pousser les hommes à le vénérer. Mais là encore, un regard détaillé sur les graphies utilisées peut s'avérer instructif. Pour Robert Rix, Æthelweard s'est livré à une 'scandinavisation' de ses

⁵⁶ Sur ces deux personnages et leurs liens avec Ælfric, voir Yorke, 'Aethelmaer', et Hill, 'Ælfric'.

⁵⁷ Johnson, 'Euhemerisation', pp. 59–61.

⁵⁸ Æthelweard, *The Chronicle of Æthelweard*, éd. et trad. par Campbell, I, 3, p. 7: 'Hi nepotes fuere Vuoddan regis barbarorum. Quem post infanda dignitate ut deum honorantes, sacrificium obtulerunt pagani uictoriæ causa siue uirtutis, diuictusque, ut humanitas sæpius credit hoc, quod uidet.'

⁵⁹ Æthelweard, *The Chronicle of Æthelweard*, éd. et trad. par Campbell, I, 4, p. 9: 'Præfati enim duces eorum inde uenerunt Britanniam primi: hoc est Hengest et Horsa filii Vuyhtelsi, auus eorum Vuicta, et proauus eorum Vuithar, atauus quidem eorum Vuothan, qui et rex multitudinis barbarorum. In tanta etenim seductione oppressi aquilonales increduli ut deum colunt usque in hodiernam diem, viz. Dani, Northmanni quoque, et Sueui.'

⁶⁰ *Seductio*: le terme est fort et signifie l'origine diabolique du processus, le diable 'attirant à lui' (*seducere*) les faibles humains qu'il pousse à vénérer de faux dieux.

propres ancêtres dynastiques assez comparable à celle d'Ælfric:⁶¹ Odin est appelé *Vuothēn*, avec un *th* dont la sonorité fricative évoque l'*Óðinn* norrois; l'un de ses fils, nommé *Bældæg* dans la *Chronique anglo-saxonne*, devient *Balder*, qui est le nom d'un dieu scandinave; enfin, un autre de ses fils, *Wecta*, devient *Vuithar*, ce qui pourrait le rapprocher du dieu *Viðarr*.⁶² Mais ce recours à des graphies évoquant une prononciation norroise n'avait peut-être pas pour but, comme chez Ælfric, de délégitimer ces divinités ou de 'protéger' les ancêtres de la dynastie. Robert Rix pense qu'il s'agissait plutôt, en soulignant la 'scandinavité' des ancêtres des rois ouest-saxons et de leur parenté, de puiser à la source de prestige que représentaient depuis l'Antiquité les origines septentrionales, porteuses de connotations positives comme la force, la virilité et de manière générale les vertus martiales.⁶³

Cela nous ramène à la question du maintien du nom d'Odin dans la liste des jours de la semaine en vieil anglais (*wodnesdæg*) et dans toutes les langues où la pratique dérive de l'usage anglo-saxon (anglais moderne *Wednesday*, néerlandais *woensdag*, *onsdag* dans les langues scandinaves continentales). Extirpé au sud du monde germanique et en Islande, Odin semble avoir été ménagé en Angleterre: aurait-il échappé à la censure en raison de son statut d'ancêtre royal?⁶⁴ Ce n'est pas impossible, car en Bavière, en Thuringe ou en Alémanie les dynasties indigènes – si tant est qu'elles aient eu des dieux, et pourquoi par *Wodan*, pour ancêtres – ont été balayées au VIII^e siècle et remplacées par des comtes et des ducs francs pour lesquels il était exclu de revendiquer une ascendance divine;⁶⁵ quant à l'Islande, elle ignorait précisément la royauté.

Odin est-il vraiment Mercure?

L'identification entre Mercure et Odin n'a, on l'a dit, rien d'évident ni de naturel: elle pourrait être une invention tardive et savante, élaborée en milieu lombard puis anglo-saxon au VII^e-VIII^e siècle. *Wodan*, *Woden* et *Óðinn* ont donc fait l'objet d'associations contrastées avec le *Mercurius* des textes classiques, et des auteurs chrétiens ont pu opérer les rapprochements entre leurs fonctions.⁶⁶ Mais ces fonctions n'étant pas strictement équivalentes, l'identification n'est pas aussi stable qu'on pourrait le croire, et ce jusqu'à une date assez tardive. Ainsi la *Saga de*

⁶¹ Rix, *Barbarian North*, pp. 156–7; voir aussi p. 171, n. 19, où l'auteur admet que ces graphies n'ont toutefois rien de certain, car le manuscrit unique du *Chronicon* d'Æthelweard a brûlé en 1731 dans l'incendie de la bibliothèque cottonienne; le texte ne nous est donc connu que par des transcriptions modernes de qualité incertaine.

⁶² Ces formes apparaissent aussi dans la généalogie d'Æthelwulf, ancêtre commun des rois ouest-saxons et d'Æthelweard lui-même: voir *The Anglo-Saxon Chronicle, vol. 3: ms A, s. a. 855*, éd. Bately, pp. 45–6, et Æthelweard, *The Chronicle of Æthelweard*, éd. et trad. par Campbell, III, 4, p. 33.

⁶³ Rix, *Barbarian North*, p. 17.

⁶⁴ Shaw, 'Origins', pp. 398–9.

⁶⁵ Gautier, *Beowulf*, pp. 210–5.

⁶⁶ C'est la thèse défendue par Shaw, *Uses*: voir sa conclusion, pp. 230–6.

saint Clément islandaise (*Clemens saga*) « traduit » le théonyme *Herculus* par *Óðinn* dans une liste de divinités païennes dénigrées par le saint⁶⁷ ; en revanche, dans la *Saga de sainte Agathe* (*Agøtu saga meyju*) et la *Saga de sainte Cécile* (*Ceciliu saga*), Odin est identifié à Jupiter⁶⁸ ; enfin, le nom d'Odin remplace celui de Saturne dans la *Saga de saint Sébastien* (*Sebastianus saga*), sans doute parce qu'il est connu pour être le père de Thor, ici identifié à Jupiter⁶⁹. Il reste donc à examiner quelques cas où des auteurs médiévaux ont pu questionner le rapprochement entre Odin et Mercure, voire le rejeter.

Pour Ælfric, les dieux des 'Danois' et autres 'hommes du Nord' étaient bien les mêmes individus que les Olympiens: les noms latins apparaissent en regard des noms germaniques, ils en sont la traduction. Ainsi Ælfric explique bien que Jupiter 'a pour autre nom *Þor* parmi certains peuples' (*he hatte Þor oðrum naman betwux sumum þeodum*) et que Mercure 'est appelé par un autre nom, *Oðon*, à la manière danoise' (*he is Oðon gehaten oðrum naman on Denisce wisan*).⁷⁰ Ælfric est cependant le premier à avoir relevé une incohérence généalogique fort intéressante:

Or les Danois disent, dans leur erreur, que ce *Iouis*, qu'ils appellent *Þor*, serait fils de *Mercurius*, qu'ils nomment *Oðon*: mais ils n'ont pas raison, parce qu'on lit dans des livres – ceux des païens comme ceux des chrétiens – que ce méchant *Iouis* serait en réalité fils de *Saturnus*.⁷¹

L'incohérence repérée par Ælfric – qui démontre au passage que, bien avant l'*Edda en prose* de Snorri et la mise en ordre de la mythologie, on regardait bien les dieux scandinaves comme liés par des relations de parenté – ne lui sert donc pas à contester l'identification entre Mercure et Odin d'une part, Jupiter et Thor de l'autre. C'est surtout une occasion pour lui de dénigrer les 'Danois', dont le savoir en matière mythologique est pris en flagrant délit de contradiction avec 'les livres' païens (c'est-à-dire gréco-romains, comme Virgile et Ovide) ou chrétiens (c'est-à-dire Isidore ou Martin de Braga). Et cette 'erreur' n'est pas une simple confusion sans importance: pour Ælfric, c'est un *gedwyld*, terme couramment utilisé pour désigner l'hérésie.⁷² Il y a une certaine saveur à constater que, pour un auteur chrétien anglo-

⁶⁷ Battista, 'Interpretations', pp. 177–181.

⁶⁸ Battista, 'Interpretations', pp. 185–187.

⁶⁹ Battista, 'Interpretations', p. 188.

⁷⁰ Ælfric, 'De falsis diis', éd. et trad. par Pope, p. 684; de même chez Wulfstan, 'De falsis dies', éd. par Bethurum, p. 223.

⁷¹ Ælfric, 'De falsis diis', éd. et trad. par Pope, p. 684: 'Nu secgað þa Deniscan on heora gedwyldre þæt se Iouis wære, þe hi Þor hatað, Mercuries sunu, þe hi Oðon hatað; ac hi nabbað na riht, for þam þe we rædað on bocum, ge on hæðenum ge on Cristenum, þæt se hetola Iouis to soðan wære Saturnes sunu.'

⁷² *Dictionary of Old English*, art. 'gedwyld', donne une majorité d'exemples pour ce sens religieux.

saxon des environs de l'an 1000, l'erreur des Scandinaves en termes de généalogie des dieux païens relevait du champ de l'erreur religieuse!

Le *De falsis deis* (et donc, à travers lui, le *De correctione rusticorum* de Martin de Braga) a connu une diffusion importante, et on n'en connaît pas moins de sept manuscrits qui contiennent parfois des variantes significatives.⁷³ Il est sans doute une des sources du prologue de l'*Edda en prose* de Snorri Sturluson. La connaissance de ce texte en milieu islandais est en effet attestée par la présence d'une adaptation en langue norroise dans le recueil du XIV^e siècle connu sous le nom de *Hauksbók*.⁷⁴ Or cette traduction – qui daterait de la seconde moitié du XII^e siècle⁷⁵ – ne reprend pas le passage crucial dans lequel Ælfric mettait en doute la fiabilité des informations des 'Danois' sur l'histoire et l'identité de ces individus. Est-ce parce que sa source avait déjà omis ce passage, qui n'est pas présent dans tous les manuscrits d'Ælfric?⁷⁶ Ce n'est pas impossible, mais il est plus probable que l'auteur scandinave de la traduction ait souhaité expurger le texte d'une notation défavorable aux 'Danois'.⁷⁷ De fait, il conserve l'idée selon laquelle les noms *Oðenn*, *Þor* et *Frigg* sont donnés par les *menn a danska tungu*, 'les hommes de langue danoise' – c'est-à-dire les locuteurs du norrois. Pour autant, il ne va pas jusqu'à dire que 'nous' les appelons ainsi. Pour lui c'est 'à certains hommes' (*sumir menn*) qu'incombe la responsabilité d'avoir introduit leurs noms.⁷⁸

Le prologue de l'*Edda* de Snorri résulte donc d'une tradition avant tout savante (et non orale comme on l'a longtemps cru), conséquence de la christianisation des pays scandinaves.⁷⁹ Toutefois, là où Martin de Braga insistait sur le rôle du démon dans l'égarement des hommes, vouant un culte à des individus qu'il présente comme des gens de mauvaise vie, Snorri voit dans les Ases de grands personnages autrefois venus d'Asie, supérieurs à tous par leur beauté et leur sagesse, et que les humains, dans leur folie, en sont venus à vénérer comme des dieux. *Óðinn* surtout apparaît sous un jour positif: roi des Ases, doué de pouvoirs prophétiques, il conquiert la Saxe, le pays des Francs et la Suède, et fait régner partout la paix et la prospérité; fondateur de Sigtuna, construite sur le modèle de Troie, il est aussi l'ancêtre des principales dynasties du Nord.⁸⁰ Ce texte du XIII^e siècle ne reflète donc pas vraiment la pensée des auteurs chrétiens des siècles précédents, y compris ceux qui ont écrit dans le sillage de Martin de Braga et d'Isidore. Malgré son utilisation du *De correctione rusticorum* (peut-être via Ælfric et/ou la

⁷³ Kleist, 'Assembling', pp. 370-4

⁷⁴ *Hauksbók*, éd. Eiríkur Jónsson et Finnur Jónsson, fol. 4r-8r, pp. 156-64. Ce passage est aussi édité (avec le texte d'Ælfric en regard) par Frankis, *From Old English*, pp. 130-9.

⁷⁵ Frankis, *From Old English*, p. 40.

⁷⁶ Frankis, *From Old English*, p. 7-8 et 47-50.

⁷⁷ Taylor, Arnold, '*Hauksbók*'.

⁷⁸ *Hauksbók*, éd. Eiríkur Jónsson et Finnur Jónsson, pp. 158-9; Frankis, *From Old English*, pp. 135-9.

⁷⁹ Dronke et Dronke, 'Prologue'; Faulkes, 'Descent'.

⁸⁰ Snorri Sturluson, *Edda. Prologue and Gylfaginning*, éd. par Faulkes, pp. 5-6. Voir Faulkes, 'Pagan Sympathy'.

traduction conservée dans le *Hauksbók*), Snorri s'est en effet écarté sur trois points au moins de la tradition évhémériste critique qui l'a inspiré. D'abord, il donne le beau rôle aux Ases et à leur chef *Óðinn*. Ensuite, là où l'évêque galicien et ses émules (dont *Ælfric*) réduisaient le panthéon à une poignée de noms, Snorri offre à son lecteur un grand nombre de divinités. Enfin, il prend ses distances avec l'identification habituelle entre divinités gréco-romaines et divinités nordiques, puisqu'à aucun moment, au sein de sa grille évhémériste, il ne prétend que les Ases ou les Vanes seraient 'les mêmes' que les Olympiens. Pour Snorri, les 'Danois' ne se sont pas trompés: il admet plutôt implicitement que Thor, Odin et les autres étaient autres que Jupiter, Mercure et les autres.

Or cette idée était déjà présente, quelques années avant Snorri, chez Saxo Grammaticus, qui écrivait au Danemark aux environs de 1200. Comme *Ælfric* avant lui, le clerc danois relevait l'incohérence, du moment que l'on admet les parallèles, entre les liens de parenté des dieux scandinaves et ceux des dieux gréco-romains. Mais à la différence d'*Ælfric*, il n'en déduisait pas que les 'Danois' s'étaient trompés: il en concluait au contraire qu'il fallait rejeter l'identification devenue traditionnelle entre la triade Mars-Mercure-Jupiter et la triade Tyr-Odin-Thor. Pour Saxo, en dépit de l'usage bien établi concernant les noms des jours de la semaine, il convenait de renoncer à l'assimilation entre les individus – qui à ses yeux d'historien évhémériste étaient des êtres humains glorieux des temps passés – qui avaient porté ces noms. Les formules qu'il utilise sont très claires: 'ceux que les nôtres vénéraient n'étaient pas ceux que les plus anciens Romains nommaient *Iouis* et *Mercurius*'; c'est pourquoi 'nous estimons que *Thor* était autre que *Iouis*, et qu'*Othinus* était différent de *Mercurius*'.⁸¹

Ainsi le même argument généalogique, qui relève de la critique par comparaison, a été utilisé à deux siècles de distance à des fins diamétralement opposées: l'Anglo-Saxon *Ælfric* l'a employé pour dénigrer les Scandinaves et souligner leur 'hérésie', ou du moins la piètre qualité de leur savoir; le Danois Saxo l'a au contraire mis à profit pour montrer l'indépendance et l'ancienneté – voire la supériorité⁸² – de la tradition historique et mythologique du Nord sur celles des anciens Grecs et Romains. Odin n'était pas le Mercure des Romains, trompeur, voleur et faussaire, que Martin de Braga et d'innombrables autorités chrétiennes avaient condamné; il était en réalité – était c'était beaucoup mieux ainsi – un grand roi danois d'autrefois.

Alban Gautier

⁸¹ Saxo Grammaticus, *Saxonis Gesta Danorum*, éd. par Friis-Jensen et Fisher, VI, 5, 4, vol. 1, p. 380: 'Eos tamen, qui a nostris colebantur, non esse, quos Romanorum uetustissimi Iouem Mercuriumque dixere. [...] Thor alium quam Iouem, Othinum quoque Mercurio sentiamus extitisse diuersum.'

⁸² Saxo Grammaticus, *Saxonis Gesta Danorum*, éd. par Olrik et Ræder, VI, 5, 5, p. 152; voir Foerster, *Vergleich*, pp. 184–5.

Résumé

The habit of ‘translating’ or ‘interpreting’ the names of Latin pagan gods and goddesses into Germanic, Anglo-Saxon or Norse equivalents was common in the medieval North: the names of the days of the week in Germanic languages bears witness to the practice. But there never was a strict equivalence between one theonym and another: on the contrary, identifications were often unstable, they could and did shift. Focusing on the example of the godhead generally known as ‘Odin’, this paper shows that Latin ‘Mercury’, German ‘Wotan’, Anglo-Saxon ‘Woden’ and Norse ‘Óðinn’ were not always regarded as one and the same.

Mots-clés

dieux ; *interpretatio* ; Odin ; paganisme ; semaine

Alban Gautier est professeur d’histoire médiévale à l’Université de Caen Normandie et membre du CRAHAM (UMR 6273).

Sources primaires

Ælfric, ‘De falsis diis’, dans *Homilies of Ælfric: A Supplementary Collection*, éd. et trad. angl. par John C. Pope, vol. 2, Early English Texts Society, Original Series, 260 (Oxford: Oxford University Press, 1967), pp. 667-724.

Ælfric, ‘Vita S. Martini episcopi’, dans *Ælfric’s Lives of the Saints: Being a Set of Sermons on Saint’s Days Formerly Observed by the English Church*, éd. et trad. angl. par Walter W. Skeat, vol. 2/2, Early English Texts Society, Original Series, 114 (Oxford: Oxford University Press, 1890), pp. 218-313.

Æthelweard, *The Chronicle of Æthelweard*, éd. et trad. angl. par Alistair Campbell (Londres et Édinburgh: Routledge, 1962).

The Old English Boethius, with Verse Prologues and Epilogues Associated with King Alfred, éd. et trad. angl. Susan Irvine et Malcolm Godden, *Dumbarton Oaks Medieval Library* (Cambridge, MA: Harvard University Press, 2012).

César, *De bello gallico*, éd. et trad. fr. par Léopold Albert Constans, *Jules César : La Guerre des Gaules*, Collection des Universités de France (Paris: Les Belles Lettres, 1987; 1^e éd. 1927).

The Anglo-Saxon Chronicle. A Collaborative Edition, volume 3: ms A, éd. Janet Bately (Cambridge: D. S. Brewer, 1986).

Hauksbók, éd. Eiríkur Jónsson et Finnur Jónsson (Copenhague: Thieles Bogtrykkeri, 1982).

Isidore de Séville, *Isidorii Hispalensis episcopi Etymologiarum sive Originum libri XX*, éd. par Wallace Martin Lindsay (Oxford: Clarendon, 1957).

Jonas de Bobbio, ‘Vitae Columbani abbatis discipulorumque eius libri II’, dans *Ionae Vitae sanctorum Columbani, Vedastis, Johannis*, éd. par Bruno Krusch, MGH SS rer. Germ., 37 (Hanovre et Leipzig: Hahn, 1905), pp. 1–294.

Jonas de Bobbio, ‘The Life of Columbanus and His Disciples’, dans *Jonas of Bobbio: Life of Columbanus, Life of John of Réomé, and Life of Vedast*, trad. angl. par Alexander O’Hara et Ian Wood, Translated Texts for Historians, 64 (Liverpool: Liverpool University Press, 2017), pp. 85–239.

‘Jóns saga ins helga’, dans *Biskupa sögur I*, éd. par Peter Foote, Íslenzk Fornrit, xv-2 (Reykjavík: Hið íslenska fornritafélag, 2003), pp. 173–316.

Martin de Braga, ‘De correctione rusticorum’, dans *Martini Episcopi Bracarensis Opera Omnia*, éd. par Claude W. Barlow, Papers and Monographs of the American Academy in Rome, XII (New Haven: Yale University Press, 1950), pp. 183–203.

Paul Diacre, *Historia Langobardorum*, éd. par Georg Waitz, MGH SS rer. Germ., 48 (Hanovre: Hahn, 1878).

Saxo Grammaticus, *Gesta Danorum. The History of the Danes Saxonis Gesta Danorum*, éd. par Karsten Friis-Jensen et Peter Fisher (Oxford: Oxford University Press, 2015).

Snorri Sturluson, *Edda. Prologue and Gylfaginning*, éd. par Anthony Faulkes (2^e éd., Londres: Viking Society for Northern Research, 2005).

Tacite, *Germania*, éd. et trad. fr. par Jacques Perret, *Tacite : La Germanie*, Collection des Universités de France (Paris: Les Belles Lettres, 1983).

Wulfstan, ‘De falsis dies’, dans *The Homilies of Wulfstan*, éd. par Dorothy Bethurum (Oxford: Clarendon, 1957), pp. 221–24.

Études secondaires

Abram, Christopher, *Myths of the Pagan North. The Gods of the Norsemen* (Londres et New York: Continuum, 2011).

Battista, Simonetta, ‘Interpretations of the Roman Pantheon in the Old Norse Hagiographical Sagas’, dans *Old Norse Myths, Literature and Society*, éd. par Margaret Clunies Ross (Odense: University Press of Southern Denmark, 2003), 175–197.

Bouhot, Jean-Paul, ‘Alcuin et le “De catechizandis rudibus” de saint Augustin’, *Recherches augustinienes et patristiques*, 15 (1980), pp. 176–240.

Brink, Stefan, 'How Uniform was the Old Norse Religion?', dans *Learning and Understanding in the Old Norse World. Essays in honour of Margaret Clunies Ross*, éd. par Judy Quinn, Kate Heslop et Tarrin Wills (Turnhout: Brepols, 2007), pp. 105–36

Chadwick, Hector Munro, *The Cult of Othin* (Cambridge: Cambridge University Press, 1899).

Crosas López, Francisco, *De diis gentium. Tradición clásica y cultura medieval* (New York: Peter Lang, 1998).

Derks, Ton, *Gods, Temples and Ritual Practices. The Transformation of Religious Ideas and Values in Roman Gaul* (Amsterdam: Amsterdam University Press, 1998).

Dictionary of Old English (Toronto: University of Toronto, 1986–...), en ligne, <https://www.doe.utoronto.ca>, consulté le 5 avril 2018.

Dillmann, François-Xavier, 'Georges Dumézil et la religion germanique. L'interprétation du dieu Odhinn', dans *Georges Dumézil à la découverte des Indo-Européens*, éd. par Jean-Claude Rivière (Paris: Copernic, 1979), pp. 157–86.

Dronke, Peter et Ursula, 'The Prologue of the *Prose Edda*: Exploration of a Latin Background', dans *Sjötiú Ritgerðir. Helgaðar Jakobi Benediktssyni*, vol. 1, éd. par Einar G. Pétursson et Jónas Kristjánsson (Reykjavik: Stofunn Árna Magnússonar, 1977), pp. 153–76.

Dumville, David N., 'Kingship, Genealogies and Regnal Lists', dans *Early Medieval Kingship*, éd. Peter H. Sawyer et Ian N. Wood (Leeds: University of Leeds, 1977), pp. 72–104.

Duval, Paul-Marie, 'Teutates, Esus, Taranis', 1^e éd. 1958; rééd. dans *Travaux sur la Gaule (1946-1986)* (Rome: École française de Rome, 1989), pp. 275–86.

Gautier, Alban, *Beowulf au paradis. Figures de bons païens dans l'Europe du Nord au haut Moyen Âge* (Paris: Éditions de la Sorbonne, 2017).

Faulkes, Anthony, 'Descent from the Gods', *Mediaeval Scandinavia*, 11 (1978-1979), 92–125.

Faulkes, Anthony, 'Pagan Sympathy: Attitudes to Heathendom in the Prologue to *Snorra Edda*', dans *Edda. A Collection of Essays*, éd. par Robert J. Glendinning et Haraldur Bessason (Winnipeg: University of Manitoba Press, 1983), pp. 283–314.

Foerster, Thomas, *Vergleich und Identität. Selbst- und Fremddeutung im Norden des hochmittelalterlichen Europa* (Berlin: Akademie Verlag, 2009).

Frankis, John, *From Old English to Old Norse. A Study of Old English Texts Translated into Old Norse, with an Edition of the English and Norse Versions of Ælfric's De falsis diis*, Medium Ævum Monographs, 33 (Oxford: Society for the Study of Medieval Languages and Literature, 2016).

Green, Dennis H., *Language and History in the Early Germanic World* (Cambridge: Cambridge University Press, 1998).

Hen, Yitzhak, 'Paganism and Superstition in the Time of Gregory of Tours: une question mal posée!', dans *The World of Gregory of Tours*, éd. par Kathleen Mitchell et Ian N. Wood (Leyde-Boston-Cologne: Brill, 2002), pp. 229–40.

Herren, Michael, 'The Transmission and Reception of Graeco-Roman Mythology in Anglo-Saxon England, 670-800', *Anglo-Saxon England*, 27 (1998), pp. 87–103.

Hill, Joyce, 'Ælfric: His Life and Works', dans *A Companion to Ælfric*, éd. par Hugh Magennis et Mary Swan (Leyde-Boston: Brill, 2009), pp. 35–65.

Hultgård, Anders, 'Wotan-Odin', dans *Reallexikon der germanischen Altertumskunde*, 35 (Berlin et New York: De Gruyter, 2007), pp. 759–85.

Jesch, Judith, 'The Norse Gods in England and the Isle of Man', dans *Myths, Legends, and Heroes. Essays on Old Norse and Old English Literature in honour of John McKinnell*, éd. par Daniel Anlezark (Toronto: University of Toronto Press, 2011), pp. 11–24.

Jesch, Judith, *The Viking Diaspora* (Londres: Routledge, 2015).

Johnson, David E., 'Euhemerisation versus Demonisation. The Pagan Gods and Ælfric's *De falsis diis*', dans *Pagans and Christians. The Interplay between Christian Latin and Traditional Germanic Cultures in Early Medieval Europe*, éd. par Tette Hofstra, L. A. J. R. Houwen et Alasdair A. McDonald (Groningue: Egbert Forsten, 1995), pp. 35–69.

Kleist, Aaron J., 'Assembling Ælfric: Reconstructing the Rationale Behind Eleventh- and Twelfth-Century Compilations', dans *A Companion to Ælfric*, éd. par Hugh Magennis et Mary Swan (Leyde-Boston: Brill, 2009), pp. 369–98.

Maaß, Ernst, *Die Tagesgötter in Rom und den Provinzen. Aus der Kultur des Niederganges der antiken Welt* (Berlin: Weidmann, 1902).

Moisl, Hermann, 'Anglo-Saxon Royal Genealogies and Germanic Oral Tradition', *Journal of Medieval History*, 7/3 (1981), pp. 215–48.

Much, Rudolf, *Die Germania des Tacitus*, 3^e éd. (Heidelberg: Carl Winter, 1967).

North, Richard, *Heathen Gods in Old English Literature* (Cambridge: Cambridge University Press, 1997).

Ó Cróinín, Dáibhí, 'The Oldest Irish Names for the Days of the Week?', *Ériu*, 32 (1981), pp. 95–114.

Orchard, Andy, *Dictionary of Norse Myth and Legend* (Londres: Cassell, 1997).

Orri Vésteinsson, *The Christianization of Iceland. Priests, Power and Social Change, 1000-1300* (Oxford: Oxford University Press, 2000).

Rix, Robert W., *The Barbarian North in the Medieval Imagination. Ethnicity, Legend, and Literature* (New York et Londres: Routledge, 2015).

Rood, Joshua, *Ascending the Steps to Hliðskjálf. The Cult of Óðinn in Early Scandinavian Aristocracy* (Reykjavik: Háskóli Íslands, thèse inédite, 2017).

Shaw, Philip, *Uses of Wodan: The Development of His Cult and of Medieval Literary Responses to It* (Leeds: University of Leeds, thèse inédite, 2002).

Shaw, Philip, 'The Origins of the Theophoric Week in the Germanic Languages', *Early Medieval Europe*, 15/4 (2007), pp. 386–401.

Simek, Rudolf, *Dictionnaire de la mythologie germano-scandinave* (Paris: Éditions du Porte-Glaive, 1996).

Sisam, Kenneth, 'Anglo-Saxon Royal Genealogies', *Proceedings of the British Academy*, 39 (1953), pp. 287–348.

Sonne, Lasse C. A., 'The Origin of the Seven-Day Week in Scandinavia. Part 1: The Theophoric Day-Names', *Viking and Medieval Scandinavia*, 10 (2014), pp. 187–209

Taylor, Arnold, 'Hauksbók and Ælfric's *De falsis diis*', *Leeds Studies in English, New Series*, 3 (1969), pp. 101–9.

Thurneysen, Rudolf, 'Die Namen der Wochentage in den keltischen Dialecten', *Zeitschrift für deutsche Wortforschung*, 1 (1901), pp. 186–91.

Townend, Matthew, *Language and History in Viking Age England. Linguistic Relations between Speakers of Old Norse and Old English* (Turnhout: Brepols, 2002).

Wissowa, Georg, 'Interpretatio romana römische Götter im Barbarenlande', *Archiv für Religionswissenschaft*, 19 (1916-1919), pp. 1–49.

Yorke, Barbara, 'Aethelmaer: The Foundation of the Abbey at Cerne and the Politics of the Tenth Century', dans *The Cerne Abbey Millennium Lectures*, éd. par Katherine Barker (Cerne Abbas: The Cerne Abbas Millennium Committee, 1988), pp. 15–26.

Yorke, Barbara, 'The Fate of Otherworldly Beings after the Conversion of the Anglo-Saxons', dans *Dying Gods. Religious Beliefs in Northern and Eastern Europe in the Time of Christianisation*, éd. par Christiane Ruhmann et Vera Brieske, *Neue Studien zur Sachsenforschung*, 5 (Stuttgart: Konrad Theiss Verlag, 2015), pp. 167–75.